

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montreal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

DISCOURS DE S. S. LÉON XIII, en réponse à l'adresse de la délégation des congrès catholiques en Italie. — CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE : nomination ecclésiastique, extrait de la circulaire 68 de Mgr de Montréal ; la société Saint Jean-Baptiste à Notre-Dame ; la Liguë du Sacré-Cœur de Jésus ; noces d'argent du séminaire des Trois-Rivières. — PROPAGANDE DE LA



SOMMAIRE

PRESSE ACTHOLIQUE. — L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR ET LA JEUNESSE CATHOLIQUE lettre du cardinal Manning. — L'ACCAPAREMENT DE SAINTE-GENEVIÈVE, 1er juin, à Paris. — INSULTES AU CRUCIFIX ET CHATIMENTS QUI LES ONT SUIVIES à Pia, France. — MISSIONS PARMIS LES INDIENS DES MONTAGNES ROCHEUSES. — LE VIEUX MUSICIEN, par Marthe Lachèse, (suite.) — Décès de la Semaine.

09051
LE NUMÉRO

LE NUMÉRO
2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

2 cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD.CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à MM. EUSÈBE SENÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.
Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent

BIBLIOTHÈQUE
DE LA MAISON MÈRE
C. N. D.

PRIERES DES QUARANTE HEURES.

DIMANCHE,	5	JUILLET	—Saint-Basile.
MARDI,	7	“	—Saint-Barthélemi.
JEUDI,	9	“	—Sainte-Elizabeth.
SAMEDI,	11	“	—Saint-Calixte.

FETES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE,	5	JUILLET	—6me Dimanche après la Pentecôte, PRÉCIEUX SANG, double, 2e classe orn. rgs.
Lundi,	6	“	—Octave des SS. PIERRE ET PAUL, d. orn. rgs.
Mardi,	7	“	—SS. CYPRIEN ET MÉTHOGE, CC., d. orn. blcs.
Mercredi,	8	“	—SAINTE ELIZABETH, Vve, semi-dble orn. blcs.
Jeudi,	9	“	—SS. ZÉNON et ses comps., MM., dob., orn. rgs.
Vendredi,	10	“	—SS. 7 FRÈRES, L.M., semi-double orn. rouges.
Samedi,	11	“	—DE L'IMMACULÉE CONCEPTION, s. d. orn. blcs.

OFFICES EXTRAORDINAIRES.

CATHÉDRALE.—Dimanche 5, confirmation avant la messe de 7½.

N. D. DU BON CONSEIL.—Dimanche 5, ordination à la grand'messe.

CARMEIL.—Mardi 7, Messe Pontificale.

VISITES PASTORALES.

Mardi 7, Joliette ; Mercredi 8, Saint-Liguori ; Jeudi 9, Saint-Paul ; Vendredi 10, Saint-Ambroise ; Samedi 11, Sainte-Mélanie.

Dimanche 5.—Fête du Titulaire de l'église paroissiale de Saint-Michel des Saints ; Solennité des Titulaires des églises paroissiales, de Saint-Paul à Montréal, Visitation à l'Île Dupas et au Sault-au-Récollet.

ROME

DISCOURS DE NOTRE SAINT PERE LE PAPE LÉON XIII

EN RÉPONSE A L'ADRESSE DES DÉLÉGUÉS DE L'ŒUVRE DES CONGRÈS
CATHOLIQUES EN ITALIE.

“ La circonstance solennelle qui vous amène cette année aux pieds du Vicaire de Jésus-Christ, pour Lui confirmer au nom de toute la Société des Congrès catholiques, les sentiments de votre dévouement et de votre fidélité inviolable, Nous rend, très chers fils, votre présence singulièrement agréable et vos paroles dignes d'accueil. Elles vous ont été inspirées par le souvenir du grand Pontife qui, après huit siècles, vit encore admiré et béni ; et cette manifestation de déférence est elle-même le fruit de ce pieux enthousiasme avec lequel on honore partout le Pontife saint, le très ferme vengeur de la discipline ecclésiastique, l'invincible défenseur de l'indépendance et de la liberté de l'Eglise, le père très prévoyant des peuples.

“ Son œuvre, odieusement combattue pendant longtemps, il faut la reconnaître, même à ce signe, comme l'œuvre d'un génie merveilleusement grand. Ses luttes furent pour la liberté de l'Eglise, à qui la tyrannie des puissances terrestres et la servilité des hommes corrompus faisaient courir les plus graves périls. *L'Epouse du Christ ne doit pas être esclave*, disait Grégoire ; et cette idée sublime, qui se trouve au fond de toutes les résistances opposées par les Papes, depuis les premiers siècles, aux injustes exigences des puissants, est comme l'âme et la vie du pontificat de Grégoire ; elle lui fait affronter avec une imperturbable constance une immense quantité de fatigues, de persécutions, de violences ; pour elle, il meurt en exil ; mais finalement l'Eglise a pu cueillir le fruit de ses vertus héroïques et de ses magnanimes entreprises.

“ Identique en son but final, diverse en sa forme et dans ses moyens, suivant la diversité des temps et des lieux, la guerre se poursuit contre l'Eglise. En des temps plus voisins de nous, et aux nôtres, on a tenté, par toute espèce d'embûches, de renverser le principat civil du Saint-Siège, c'est-à-dire le moyen établi par la Providence divine pour la défense et la protection de son pouvoir suprême ; et c'est pour cette liberté, et non certes par ambition du trône ou par désir de grandeur terrestre, que Nos prédécesseurs ont combattu et que Nous combattons également. L'importance souveraine de cette liberté inspire au Vicaire de Jésus-Christ cette constance que le monde ne sait pas comprendre, et qui, même au milieu de difficultés de tout genre, est un gage assuré de la victoire.

“ Mais de même qu'aux temps de saint Grégoire l'Italie ne put pas demeurer étrangère ou indifférente aux destinées du Pontificat romain, elle ne peut pas non plus l'être en nos temps.—En résistant

à qui voulait l'Église esclave, saint Grégoire a empêché, comme vous venez de le rappeler, la prédominance d'une puissance étrangère en Italie ; et ainsi commença cette ère de prospérité et de gloire qui, par les soins des Papes ses successeurs, parvint ensuite à atteindre son apogée sous Alexandre III. L'héroïne de Canossa s'est portée courageusement au secours de Grégoire, et le nom de l'une, comme celui de l'autre, retentit aujourd'hui encore glorieux et immortel. Ainsi il est certain que si, même à cette époque très difficile, l'Italie a pu trouver la délivrance et le salut, ce fut grâce au Pontificat romain : et toute l'histoire de cette époque confirme d'une manière éclatante que le bien-être et la grandeur de l'Italie dépendent principalement de la persistance de son union avec le Pontife de Rome, et de son sincère dévouement à Sa suprême autorité.

“ Dès lors, attaquer le Pontife, comme on l'ose aujourd'hui, fouler aux pieds les revendications du Saint-Siège, en alléguant le bien de l'Italie, c'est une sottise impie : et ce ne peut être que l'aspiration des sectes qui, sur les traces des ennemis de saint Grégoire, visent avant tout à réduire l'Église en esclavage et à en enchaîner la puissance. Mais la vérité, qui ne sraint pas de démenti, c'est que, avec le Pape, l'Italie est grande et respectée ; sans le Pape, elle est privée de son plus bel honneur et de son meilleur éclat ; contre le Pape, elle est exposée à tous les malheurs qui sont l'apanage ordinaire de qui fait la guerre au Vicaire de Jésus-Christ.

“ Oh ! si les Italiens, méditant sur les enseignements irréfragables de l'histoire, savaient séparer l'amour de leur pays et le désir de sa prospérité des conceptions ténébreuses des sectes ; et, s'inspirant à ce qui est leur bien véritable et leur suprême intérêt, revenaient au devoir et à l'honneur de soutenir la cause du Pape et de défendre l'indépendance et la liberté du Siège apostolique !

“ Vous, très chers fils, et tout ce qu'il y a en Italie de catholiques sincères, employez-vous à atteindre ce but : que l'exemple de ceux qui vous ont précédé, et les fruits qu'ils ont cueillis vous servent de stimulant ; que la protection du saint Pape Grégoire fortifie et soutienne votre courage. Et que vous réconforte aussi la Bénédiction apostolique, que Nous donnons à vous ici présents, à vos comités, à l'Œuvre des congrès, et à tous les catholiques d'Italie. ”

“ *Le Saint-Esprit* est le *lien d'amour* qui unit le Père et le Fils ; c'est lui qui, par l'amour, unit nos âmes à Dieu, notre vraie et unique vie. ”

Lorsqu'on a commencé, l'âme se déroule dans le baume de l'amour comme l'abeille dans les fleurs.

(Curé d'Ars.)

CHRONIQUE DIOCESAINE ET PROVINCIALE

Par décision de S. G. Mgr de Montréal en date du 1er juillet 1885, M. A. St Jean, a été nommé vicaire à Sainte-Madeleine de Rigaud.

EXTRAIT DE LA CIRCULAIRE NO. 68 DE MGR DE MONTRÉAL

IV. FÊTES D'OBLIGATION.

Nous constatons avec peine que beaucoup de catholiques, surtout dans les villes, sourds à la voix de l'Eglise ou écoutant trop certains faux prétextes, observent très mal les fêtes d'obligation.

Faites connaître à vos parçissiens que c'est un devoir grave de conscience pour eux d'observer les fêtes d'obligation en la même manière qu'ils gardent le repos du dimanche, et que ce n'est que pour de solides raisons, là où la loi de l'Eglise devient impossible à suivre et non sur de faux prétextes, qu'ils peuvent s'en dispenser.

En règle générale, ceux qui croient avoir des raisons de travailler aux jours de fêtes d'obligation, doivent consulter leur Curé, pour ne pas s'exposer à se dispenser trop facilement de leur devoir.

Là-dessus je crois pouvoir établir la distinction suivante.

1o. Ceux qui sont en service et dont le travail est loué à d'autres personnes, peuvent s'en rapporter à la décision de leur Cure ;

2o. Quant à ceux qui ne sont pas sous la puissance d'autres personnes, c'est-à-dire, les maîtres, les Curés devront consulter l'Evêque, et ce dernier jugera, si, vu les circonstances exposées, il y a lieu de dispenser de l'obligation d'observer les fêtes d'obligation.

Dans tous les cas, les confesseurs auront à se montrer sévères pour l'admission aux sacrements contre tous ceux qui, soit employés, soit maîtres, négligeront de solliciter la dispense requise ou se montreront peu scrupuleux sur l'observation des fêtes d'obligation.

Monseigneur l'Evêque de Montréal a reçu, à l'occasion de la mort du regretté Mgr I. Bourget, archevêque de Martianopolis, des résolutions et lettres de condoléance de plusieurs corporations et sociétés. Nous en donnons la liste ci-après.

Les élèves de l'Ecole de Médecine et de Chirurgie de Montréal ; la Société des Commis-marchands ; le Cercle de Ville-Marie ; la Congrégation des jeunes gens de Nazareth ; la Corporation de Montréal ; la Corporation de Saint-Hyacinthe ; l'Union Saint-Joseph de Montréal ; le Barreau de Montréal ; la Corporation de la ville de Joliette ; l'Union de Charrette de Boston ; les Canadiens de Saint-Joseph de Springfield ; la Société Saint-Vincent de Paul,

conférence Saint-Joseph, de Montréal ; le Cercle Catholique de Québec ; l'Association Saint-Jean Baptiste, de la section de Saint-Vincent de Paul de Montréal ; The Irish conference St Vincent of Paul's Society, paroisse Saint-Patrice à Montréal ; The St Bridget's L. A. and B. Society, paroisse Saint-Patrice à Montréal ; l'École de Médecine et de Chirurgie de Montréal.

Dimanche, pour célébrer la fête de son saint Patron, la Société de Saint-Jean-Baptiste a fait chanter une grand'messe à l'église Notre-Dame.

Sa Grandeur Mgr de Montréal assistait au trône ayant comme prêtre assistant, M. Deguire, directeur du collège de Montréal et comme diacres d'honneur, MM. Emard, prêtre de l'Evêché et Tranchemontagne, SS. M. Larue officiait.

Plusieurs membres du clergé étaient au chœur et un grand nombre de membres de la Société Saint Jean-Baptiste occupaient des places réservées.

Mgr de Montréal a fait le sermon. Sa Grandeur parla comme un père spirituel ; Elle avait pris pour texte de son homélie ces paroles : *Quiconque me confessera devant les hommes, je le confesserai devant Dieu.*

Les membres de la LIGUE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS de trois paroisses de la ville devaient faire dimanche soir un pèlerinage à l'église du Jésus. Mais vu le mauvais temps, les membres de la Ligue de la paroisse Saint Jean-Baptiste, au nombre de 200, ont seuls pu se rendre.

La cérémonie a été très imposante ; Sa Grandeur Mgr de Montréal, qui présidait, a béni le drapeau de la Ligue.

Ce drapeau, qui sort des ateliers de M. R. Beullac, a 6½ pieds sur 4½ ; il est en soie rose. Au centre se trouve un écusson en drap d'argent, traversé d'une croix en velours rouge. Au milieu de l'écusson est placé le cœur de Notre-Seigneur, et de chaque côté deux branches de laurier ; il est surmonté de la devise : *Adveniat regnum tuum*, et terminé par la couronne de Notre-Seigneur. Au-dessous de l'écusson est écrit le nom de la paroisse à laquelle appartient le drapeau, qui, à son revers, porte l'inscription : *Ligue du Cœur de Jésus* et ces mots : *Religion et Patrie*. Toutes les paroisses ont un drapeau identique.

LA LIGUE DU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS est une branche de l'œuvre de l'Apostolat de la prière ; elle peut donc compter sur toutes les magnifiques promesses faites par Notre-Seigneur à la Bienheureuse Marguerite Marie. Par conséquent elle participe à tous les avantages et à toutes les indulgences de cette société.

Elle a pour but de maintenir l'esprit chrétien dans les familles par les hommes, et de combattre le blasphème et l'intempérance. Pour atteindre ce but les associés promettent de faire, outre la communion pascalc, trois communions : en juin, en novembre, en

janvier. Ils promettent en outre de ne pas blasphémer et de ne pas entrer dans les débits de boisson pour y boire.

Les membres de la Ligue portent comme insigne un ruban rouge sur lequel est un cœur doré entouré de la devise : *Adveniat regnum tuum.*

Mgr de Montréal, qui espère les meilleurs fruits de salut de cette œuvre, lui a donné, dès le début, son haut patronage et désire vivement son extension et son accroissement. Elle a été fondée par un zélé Père Jésuite, il y a un peu plus d'un an, à Saint-Henri. Son premier pèlerinage, composé des paroisses de Saint-Henri, le Sacré-Cœur, Saint-Jean-Baptiste, eut lieu le 22 juin 1884 à l'église du collège des Jésuites de Montréal, qui a été la première église du diocèse consacrée à la dévotion du Sacré-Cœur et dont le titre officiel est l'*église du Sacré-Cœur de Jésus.*

De Montréal la Ligue du Sacré-Cœur s'est rapidement étendue à d'autres localités, elle a été fondée aux Trois-Rivières et approuvée par Mgr des Trois-Rivières après la neuvaine de saint François-Xavier ; mille membres en font partie. A Joliette, où se trouve une chapelle consacrée au Sacré-Cœur, elle compte 200 membres, à Saint-Barthélemy, 100.

A la suite de fructueuses missions, plusieurs paroisses des États-Unis sont entrées dans la Ligue. A Cohoes, elle se compose de 400 membres ; à Holyoke, de 500 ; à Indiana, de 250 ; à Lawrence, de 400 ; à Bedford, 400 ; à Minneapolis, 260.

Sur la demande des curés qui comprennent tout le bien opéré par cette œuvre, d'autres missions vont être prochainement prêchées par le Rev. P. Hamon, S. J., dans plusieurs paroisses des États-Unis, et les résultats seront certainement la propagation de l'œuvre excellente de la Ligue du Sacré-Cœur de Jésus, qui est déjà approuvée par plusieurs évêques, notamment N. N. S. S. de Québec, de Montréal, des Trois-Rivières, de Portland, de Springfield, d'Albany, etc.

Les membres de la Ligue ont pour directeur le curé de la paroisse, et parmi eux on trouve partout les hommes les plus distingués par leur position, leur savoir et leur piété. Les jours de pèlerinage, tous les membres de la Ligue font, à moins d'empêchement grave, la sainte communion ; ils assistent très régulièrement et en grand nombre aux réunions mensuelles.

Le bien fait par cette œuvre si récente est déjà considérable ; tous les curés s'en aperçoivent et sont heureux de le signaler. La dévotion au Sacré-Cœur, cette dévotion par excellence, a augmenté d'une façon très sensible, comme il a été facile de le constater cette année pendant le mois du Sacré-Cœur, dont les exercices ont été suivis dans toutes les églises, et particulièrement à l'église du Jésus par des fidèles toujours très nombreux.

Les élections suivantes viennent d'être faites au Séminaire de Québec :

Procureur : M. C. Gagnon ; Directeur du Grand Séminaire ;

Mgr B. Pâquet ; Directeur du Petit Séminaire : M. E. Pagé ; Econome : M. G. Lemieux ; Directeur du Pensionnat : M. F. X. Feuillaud ; Bibliothécaire : M. L. Beaudet ; Vice-Recteur à Montréal ; M. E. Marcoux ; Préfet des études : M. O. Mathieu.

Le Séminaire des Trois-Rivières a célébré, le 24 juin, ses noces d'argent.

“ A cette occasion, dit le *Journal des Trois-Rivières*, l'Alma Mater trifluviennienne est dans l'allégresse parce qu'elle a vu tous ses enfants accourir avec empressement de tous les points du pays et de l'étranger, pour célébrer avec elle dans l'expansion des plus vifs sentiments d'affection, la joyeuse fête de ses “ Noces d'Argent. ”

“ Ils sont là réunis aujourd'hui au nombre de quatre cents, comptant parmi le clergé, les professions libérales, l'industrie, le commerce et l'agriculture des représentants aussi nombreux que distingués, tous animés d'un même sentiment d'affection fraternelle entre eux, d'amour filial pour l'institution qui leur a donné le pain de l'intelligence avec tant de sollicitude et de générosité.

“ La population de notre ville prend part, elle aussi, à la joie commune et au triomphe de cette maison d'éducation, à la fondation et au développement de laquelle elle a contribué avec tant de dévouement, et qui fait aujourd'hui son orgueil. ”

Le *Messenger de Sainte-Anne*, Rimouski, publie la charmante petite lettre que trois petites amies de sainte Anne lui adressent de Montréal :

“ Toutes pénétrées de reconnaissance pour la faveur insigne que la Bonne Sainte Anne vient de nous obtenir, nous remplissons aujourd'hui, avec bonheur, la promesse que nous lui avons faite de faire publier dans ses annales le puissant secours qu'elle nous a prêté dans une circonstance aussi importante que difficile.

“ Actions de grâces soient rendues à cette grande thaumaturge du Canada, et que la dévotion des peuples aille toujours s'augmentant envers celle que nos cœurs aiment à proclamer leur généreuse libératrice ! !

Tel est le vœu de trois de ses petites protégées.

“ M. C. ; C. T. ; M. G. ”

L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR ET LA JEUNESSE CATHOLIQUE.

L'importante question de l'enseignement supérieur préoccupe vivement l'épiscopat anglais. Son Em. le cardinal Manning vient d'adresser aux fidèles de son diocèse une lettre pastorale à ce sujet.

Après avoir rappelé le zèle des divers conciles de l'Eglise d'Angleterre, et de la Sacrée-Congrégation pour obvier aux graves périls que court la jeunesse catholique dans la fréquentation des cours des universités protestantes, le cardinal constate qu'un grand nombre de jeunes gens, de 1867 à 1882, ont méprisé leurs avis. Son

Eminence leur rappelle à nouveau les instructions du Cardinal Barnabo et insiste sur le danger auquel ils s'exposent.

“ C'est ma conviction réfléchie, dit Son Eminence, conviction formée par l'expérience de plusieurs années, que la fréquentation des Universités protestantes par la jeunesse catholique n'est pas seulement un péril incalculable pour la génération présente, mais est encore un amoindrissement et une destruction des études qui se développent aujourd'hui dans nos collèges, et par suite conduit à un anéantissement de l'Eglise catholique elle-même en Angleterre. ”

Après avoir réfuté diverses objections, Son Eminence affirme pleinement les droits de l'Eglise en matière d'enseignement, droits auxquels elle ne peut renoncer d'aucune manière :

“ Il y a un plus grave motif encore qui défend à notre jeunesse, durant le temps de sa dernière formation, de suivre un système non catholique d'enseignement intellectuel dans les Universités protestantes : l'Eglise ne peut abdiquer une charge qui est sienne ; elle a été déléguée par Dieu pour former ses membres ; elle a un droit inaliénable à l'éducation des catholiques, soit dans leur enfance, soit dans la jeunesse. Etudier, c'est former l'intelligence, la conscience et la volonté, et, cette éducation, l'Eglise ne peut, sans trahir son mandat, la céder à une autre autorité sur la terre. ”

Son Eminence affirme alors que quand les jeunes gens auront reçu de l'Eglise une éducation catholique complète, il leur sera facile, étant ainsi bien instruits, de repousser tout système faux et d'entrer dans la vie publique, c'est-à-dire dans l'armée, dans la marine et dans le Parlement, tandis qu'au contraire la première éducation acquise dans l'enfance serait aussitôt compromise et détruite par une autre éducation non catholique, reçue dans une Université protestante.

L'Em. cardinal Manning fait ensuite ressortir les efforts et les sacrifices faits par les catholiques de Belgique, d'Irlande et de France pour créer des Universités catholiques, et invoque la solennelle déclaration de l'épiscopat américain au Concile plénier de Baltimore, recommandant de perfectionner l'éducation de la jeunesse sans qu'elle soit mise en contact avec des systèmes non catholiques.

ACCAPAREMENT DE L'EGLISE SAINTE-GENEVIEVE.

La profanation que vient de subir le sanctuaire de l'humble bergère, la Patronne vénérée de Paris a causé une émotion profonde dans toutes les âmes religieuses. Son Eminence le cardinal Guibert reçoit les plus touchantes lettres non seulement de ses collègues de l'épiscopat et des catholiques de France exprimant leur indignation

de cette nouvelle injure faite à leur foi ; mais aussi des protestants d'Angleterre qui ont compris que ce n'était pas la religion catholique seule, mais bien toute idée religieuse que veulent poursuivre et persécuter les sectaires qui gouvernent la France.

Voici la lettre d'un pasteur protestant :

“ Londres, 2 juin 1885.

“ Monseigneur,

“ C'est un ministre protestant qui vous demande la permission d'exprimer aujourd'hui sa très profonde sympathie pour votre personne et pour l'Église de France.

“ J'ai lu avec une grande douleur le récit de la profanation de l'église de Sainte-Geneviève, et je suis sûr que vous-même en avez cruellement souffert.

“ *Quousque tandem...*

“ Levez-vous, Seigneur, et prenez en main votre propre cause. Entendez les insultes que vous prodigue la folie humaine.

“ Dimanche dernier, du haut de la chaire, nous avons protesté contre cet acte sacrilège qui soulèvera l'indignation de tous les chrétiens.

“ Veuillez excuser mon importunité. J'ai confiance que vous daignerez accueillir cette expression de ma sympathie dans l'esprit qui l'a dictée.

“ Je suis pour toujours Votre en Jésus-Christ,

“ X. ”

De leur côté les journaux catholiques français, en présence de ce nouvel attentat, ne faillissent pas à leur devoir ; ils font entendre des protestations indignées ; ils stigmatisent comme elle le mérite la lettre, “ lettre de *goujat* ”, par laquelle le ministre des Cultes a répondu au cardinal Guibert, et, comprenant par l'audace avec lequel le gouvernement athée s'est emparé de l'église Sainte-Geneviève, que la liberté de la prière ne sera bientôt plus tolérée en France, ils excitent les catholiques à la résistance, à une résistance sérieuse et persistante pour sauvegarder leurs droits.

L'un d'eux, la *Gazette de France*, qui, quoiqu'en dise un journal, publié à Rome faisant plus de bruit que de besogne, et plus de mal que de bien par ses exagérations voulues, a toujours été aussi ferme dans l'affirmation des principes, la *Gazette de France*, donc, adresse aux catholiques les exhortations suivantes :

“ Il n'y a pas un instant à perdre pour organiser la résistance.

“ Si l'on veut sauver ce qui reste de nos libertés et de nos droits, il faut se mettre à l'œuvre résolument comme aux jours des grandes crises.

“ Avec des hommes comme M. Lucien Brun, comme M. de Mun, et cent autres nous pourrions tout.

“ La grande autorité dont ils jouissent leur crée des devoirs auxquels, nous osons le leur dire, ils ne peuvent échapper.

“ L'heure des illusions est passée ; la journée du 1er juin ne les permet plus.

“ Si les conservateurs ne se décident pas à une concentration de leurs forces pour répondre à des provocations qui ne sont que le développement d'un système de persécution, c'est qu'ils prennent leur parti de leur défaite. ”

Les journaux anglais ont aussi blâmé en termes indignés cette inique profanation ; le *Times* a consacré un de ses grands articles à la prise de Sainte-Geneviève ; il le termine ainsi :

“ Nous aussi nous ne saurions trop regretter qu'on ait jugé nécessaire de prendre cette mesure relativement à Sainte-Geneviève, d'autant plus qu'on y a procédé avec une *précipitation brusque et tout à fait indécente.* ”

Un grand mal a été produit le 1er juin à Paris par cet accaparement d'une église pour y placer le cadavre de ce pauvre Victor Hugo dont les athées de toute espèce ont transformé les funérailles en un véritable triomphe pour eux. Tout ce qui pouvait être fait ce jour-là contre la foi catholique a été accompli avec le plus grand éclat dans la capitale de la France et a eu, par suite, un immense retentissement dans tout le pays.

Mais ce mal produira un grand bien ; et ce bien, la *Semaine Religieuse* d'Annecy, toujours la première dans la lutte, l'indique en termes excellents qui ouvriront certainement les yeux aux plus crédules :

“ Ce scandale, dit-elle, cette violence faite à l'Eglise, ces ridicules, ces outrages, tout cela a été voulu, préparé, ordonné par le Gouvernement. Les deux Chambres ont déclaré par un vote que les funérailles seraient nationales ; les Ministres ont enlevé l'église Sainte-Geneviève aux Catholiques, et les deux Chambres, Députés et Sénateurs, ont approuvé cet acte ; les Ministres ont réglé tous les détails de la fête ; ils ont fait insérer au *Journal Officiel* les noms de toutes ces sociétés athées, impies ; pour la première fois, en France, les Francs-Maçons ont pris rang parmi les Corps de l'Etat.

“ Ce qu'on appelle le Gouvernement, c'est-à-dire la majorité des Députés et la majorité des Sénateurs, a voulu ce triomphe de l'impunité, du matérialisme, et ces offenses et ces violences faites à notre foi.

“ Maintenant, il leur sera impossible de faire croire qu'ils protègent la Religion, qu'ils ne sont Députés et Sénateurs que pour défendre les intérêts religieux. C'est ce qu'ils disent, et en mentant depuis huit années ; bien des gens croyaient ou tâchaient de croire à leurs paroles ; à cette heure, on ne pourra plus croire qu'ils disent la vérité.

“ C'est là le grand bien qui sortira de ce grand mal. ”

Dans toutes les choses difficiles, Dieu a placé un charme connu seulement de ceux qui osent les entreprendre.

“ La récompense des âmes miséricordieuses pour les autres, sera pour elles-mêmes une immense miséricorde. ”

Insultes au crucifix à Pia, France, et châtimens qui les ont suivies.

Les faits que nous rapportons, dit la *Semaine Religieuse* de Perpignan, ne se sont pas accomplis cette année. Ils remontent à l'année 1864. C'était à Pia, gros village, où le mal est grand, mais où le bien domine, qui est demeuré, malgré tout, l'une des meilleures paroisses de Perpignan. C'était un jour de fête locale, la fête des saints Cyr et Julitte, martyrs.

Dans la soirée, huit jeunes gens, âgés de vingt à vingt-quatre ans : TIRAC Joseph (23 ans), MALET Cyr (19 ans), CARRÈRE François (23 ans) BAIXAS Michel (24 ans), MALET-MAUSSANG Joseph (22 ans), MARC Jacques (19 ans), MARC Joseph (21 ans), AYMAR Jacques (20 ans), se présentent au *Café de l'Union*, tenu par M. Billerach (Paul), et situé sur l'un des côtés de la place publique.

Le café regorge de monde. La maîtresse de l'établissement, Mme Julie Billerach, née Riu, encore vivante, leur dit : " Vous voyez, il n'y a pas une place libre ; mais comme vous êtes de nos amis, montez dans ma chambre et je vous y servirai. " Cette chambre, formant alcôve dans le fond, pouvait servir de chambre et de salon. Les huit amis s'attablent, et pendant qu'ils se livraient à leurs libations et à leur folle joie, l'un d'eux, AYMAR, pénètre dans l'alcôve et aperçoit un crucifix de grande dimension appendu au chevet du lit. Il le décroche et le dépose sur la table de consommation.

— *Tant mieux !* s'écrie TIRAC, nous ne boirons pas seuls ; faisons-lui boire un coup ; et saisissant le crucifix, il en plonge la tête dans le liquide qui est servi au milieu des éclats de rire de ses compagnons.

Aussitôt l'image du divin Crucifié devient la risée et le jouet de tous. On frappe le christ à la face, on l'examine en détail et avec une curiosité malsaine et railleuse.

— *Tiens !* dit l'un, en signalant la plaie du côté ; *qu'est ceci ? C'est, sans doute, la marque de quelque effort subi au travail.*

— *Voyons ce qu'il a dans la poitrine,* dit à son tour MARC Jacques ; et brisant la poitrine du crucifix, il parodie avec ses amis une autopsie ; et tous de crier à l'envi : *Il est poitrinaire !*

MARC Joseph continue : " *Tiens ! il ne se plaint pas ? Il ne parle pas !* "

— Enfin AYMAR, achevant son jeu infernal, ajoute : " *Il faut l'amputer pour voir s'il y a du sang dans ses membres* " ; et il brise la jambe droite du crucifix.

Aussitôt après, l'image entière qui était de plâtre, est mise en morceaux. Il ne reste plus que le bois de la croix.

* * *

Lorsque fut venu le moment de régler les frais de la consom-

ination, la maîtresse de l'établissement, Mme Julie Billerach, fut appelée. A la vue des débris faits par cet acte sacrilège, cette femme désolée s'écrie : "*Malheureux ! Qu'avez-vous fait ? Qui a brisé mon christ ?*"

AYMAR répond : "*C'est moi qui l'ai décroché et porté ici, et nous l'avons brisé.*" — "*Malheureux ! reprend encore la femme Billerach, Dieu vous châtiara !*"

Le châtement, pour avoir traîné en longueur, n'a été ni moins complet ni moins terrible.

TIRAC Joseph, qui avait fait boire le crucifix, étant allé en partie de plaisir au Bourdigoul, embouchure d'un cours d'eau qui se jette dans la mer, au-delà de Torreilles, se noie quelques jours seulement après le sacrilège, le 26 juin 1864, n'étant âgé que de 23 ans.

MALET Cyr et CARRÈRE François, que l'on dit avoir fait outrage à la face du Christ, meurent l'un et l'autre de la petite vérole gangréneuse et sans le secours des sacrements ; le premier, le 7 juin 1865, à peine âgé de 20 ans ; le second, le 2 juillet 1871, à l'âge de 30 ans. Ce dernier, qui a été, à Pia, le seul homme victime de cette terrible maladie, en 1871, disait à sa femme le second jour qu'il fut atteint : "*Je suis perdu Je serai mort dimanche ; DIEU M'A CHATIÉ.*"

BAIXAS Michel et MALET-MAUSSANG Joseph sont morts poitrinaires, le premier, le 15 août 1872, à l'âge de 32 ans, et après deux ans de maladie, et le second, le 28 septembre 1877, à l'âge de 35 ans. Rien ne pouvait faire prévoir pour eux naturellement une fin semblable et si prématurée. Ils sont morts sans sacrements.

MARC Joseph, surnommé *Patanari*, très fort et de très haute stature, considéré comme le plus bel homme de Pia, le même qui trouvait que le christ ne parlait point, fut atteint d'une maladie qui le laissa sans voix ; et après avoir traîné sa triste existence dans les rues de Pia, sans pouvoir répondre aux questions qui lui étaient adressées sur son état, il est mort sans sacrements, le 9 décembre 1881, à l'âge de 38 ans.

MARC Jacques, le même qui avait ouvert la poitrine du christ, est mort d'une phtisie galopante cette année, pendant la mission prêchée à Pia, avec le plus grand succès, par le R. P. Laurent, Capucin, enfant de cette paroisse même. Il est mort sans sacrements. Quand le glas funèbre annonça son trépas, AYMAR l'amputé, vivement ému, laissa échapper de sa bouche cette parole : *Sur huit il n'en reste plus qu'un ; que dis-je ? il ne reste plus que la moitié d'un, puis-que je ne suis plus un homme.*

AYMAR, qui avait amputé la jambe droite du christ, est le seul survivant des huit jeunes gens qui ont commis l'action sacrilège. Quoique n'ayant plus joui depuis cet acte d'une santé parfaite, il semblait avoir échappé au châtement visible infligé à ses complices, lorsque, pendant l'hiver de l'année 1884, un matin, aussitôt après son lever, il éprouva, sans accident apparent et sans aucune

blessure, dans la poitrine, une douleur aiguë et lancinante qui se porta, presque au même instant et avec la rapidité de l'éclair, au pied droit. La douleur fut si violente qu'il dut se remettre au lit et faire appeler, ce matin même, l'homme de l'art. Celui-ci constata que la circulation du sang était interrompue dans le membre frappé et déclara que si le mal faisait de nouveaux progrès, il faudrait recourir à des moyens énergiques. Dès la seconde visite, faite le même jour, la jambe était noire jusqu'au genou et des signes de gangrène se manifestèrent. Dès ce moment, l'amputation du membre fut reconnue nécessaire. Des médecins très expérimentés furent appelés de Perpignan, et, après consultation, ils résolurent de faire l'amputation, devenue d'ailleurs d'autant plus urgente que la fièvre purulente s'était déclarée dans le malade.

L'amputation fut faite selon toutes les règles de l'art et avec le plus grand succès. Cependant il est certain que le membre amputé fut trouvé tout à fait exsangue et dans un tel état de décomposition que sa présence était insupportable.

Quelle avait été maintenant la cause d'un mal si subit et si terrible ! D'après le diagnostic de l'homme de l'art, confirmé par l'expérience, un caillot de sang s'était formé dans le ventricule gauche du cœur et avait été poussé dans l'artère de la cuisse droite. Il s'arrêta au-dessus du genou et suspendit la circulation du sang.

Comment et pourquoi encore le caillot de sang a-t-il été jeté dans l'artère de la cuisse droite, plutôt que dans tout autre vaisseau du corps d'Aymar ? Il ne sera pas facile de l'expliquer, croyons-nous. Mais l'on ne peut nier qu'il n'y ait un rapport frappant entre l'amputation de la jambe droite d'Aymar avec l'amputation qu'il avait fait subir lui-même au crucifix, vingt ans auparavant.

Voilà le fait, tel qu'il s'est produit, avec toutes ses conséquences connues, à l'heure présente. Il ne nous appartient pas de définir son caractère. Mais tous les détails donnés s'appuient sur les témoignages des personnes les plus dignes de foi, qui ont tiré leur connaissance de l'aveu même des auteurs du sacrilège, et nous sommes assuré qu'elles seraient résolues à maintenir nos informations, s'il y avait lieu.

Ce que nous pouvons affirmer, c'est que notre récit n'est point une légende inventée pour enflammer les imaginations pieuses ; les faits exposés ci-dessus défont toute contradiction raisonnable.

Le récit de ces faits a été reproduit par toute la presse catholique de France et a donné lieu à une foule de demandes de renseignements confirmatifs ou complimentaires ; il en est même venu d'Angleterre.

Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit.
(S. Math. XVIII, 5).

Les missions parmi les Indiens des Montagnes Rocheuses.

D'un sermon prêché dernièrement dans l'église de Saint-André à Rome, par un missionnaire italien, le Père CATALDO, S. J., supérieur général des missions des Montagnes Rocheuses, nous extrayons le récit de conversions merveilleuses parmi les tribus de l'Amérique du Nord.

Les missions des Montagnes Rocheuses furent ouvertes en 1840. Quelques Iroquois catholiques avaient quitté leurs demeures canadiennes pour chasser le castor dans ces terres éloignées. Ils y rencontrèrent les Flatheads qui, ainsi que les autres tribus indiennes des Montagnes Rocheuses, vivaient alors d'une vie purement animale. Ils étaient constamment en guerre—tribu contre tribu, chef contre chef, famille contre famille. Le mariage était inconnu ; ils se multipliaient comme les bêtes des forêts ; ils n'avaient ni morale, ni lois, ni gouvernement.

Les Flatheads adoraient quelques esprits et un chef ou grand-esprit auxquels ils offraient des sacrifices à certaines époques de l'année, soit pour une saison de chasse fructueuse, soit pour du beau temps, et souvent pour le succès d'une guerre contre une tribu voisine. Cependant, lorsqu'ils surent qu'il y avait des *Robes noires* parmi les Iroquois, ils résolurent d'en avoir quelques-unes parmi eux. A St-Louis, Mo., il y avait un évêque et quelques prêtres, ils y envoyèrent une députation pour faire réussir leur résolution. Malheureusement ces députés furent surpris par une bande d'ennemis et tous furent tués, sauf un qui retourna à sa tribu apporter la triste nouvelle du massacre.

Les Flatheads furent très attristés, mais nullement effrayés ; ils envoyèrent de suite d'autres députés à Saint-Louis. Cette fois, les Indiens atteignirent sains et saufs leur destination, firent connaître leur mission, furent reçus au sein de l'Église, mais moururent avant de pouvoir retourner comme hérauts de la foi parmi les populations des montagnes. Une troisième députation suivit leurs traces, arriva à Saint-Louis et reçut la promesse de l'évêque, Mgr ROSATI, qu'il enverrait bientôt une *Robe noire* pour les instruire et les baptiser. Ces nouvelles causèrent une grande joie aux chefs et à leurs compagnons. Quelque temps après un jeune Père belge de la compagnie de Jésus offrit ses services pour cette grande mission ; c'était le Père DE SMET, un homme dont le nom est prononcé avec le plus grand respect par chaque catholique américain. Il alla parmi les Flatheads, armé du chapelet et de la croix, et les convertit tous à la vraie foi. Désirant donner de l'extension à cette œuvre, il retourna à Saint-Louis et obtint de ses supérieurs deux missionnaires et deux frères lais pour l'assister dans ses travaux.

En 1865, plus de 20 ans après la fondation des missions parmi les Flatheads, le Père CATALDO recevait un appel d'en haut et, ren-

dant grâce à Dieu pour son infinie miséricorde, quitta son pays du midi pour les froides régions de l'Amérique du Nord. Il commença des travaux parmi les Flatheads et, aussitôt qu'il eut appris leur langue, il fut chargé par ses supérieurs d'aller parmi les *Cœurs de Lone* et de leur apporter le don de la foi. Leur langage était le dialecte des Flatheads ; aussi n'avait-il aucune peine à se faire comprendre. Les Indiens de la tribu paraissaient bien disposés envers la *Robe-Noire*, mais les chefs ne voulaient pas qu'il séjournât parmi eux. Il demanda pourquoi ils étaient si mal disposés et ils répondirent que le Chef suprême de la tribu était absent, et que si, à son retour, il trouvait une chapelle bâtie, et cette étonnante religion répandue parmi son peuple, il serait gravement fâché, et qu'il y aurait, par suite, beaucoup de trouble. "Pour combien de temps," dit alors le missionnaire, le chef sera-t-il absent ?" "Pour quatre mois," lui fut-il répondu. "Très bien ; nous pouvons facilement arranger cela. Je vais rester trois mois seulement ; permettez-moi de bâtir une chapelle et de prêcher le peuple pendant ce temps. A la fin des trois mois, je brûlerai la chapelle sous vos yeux et je partirai ; et ainsi, quand le chef reviendra, il ne trouvera rien pour se fâcher, car tout sera comme il l'a laissé."

Ces paroles les firent réfléchir, et enfin, après beaucoup d'opposition, ils lui permirent de rester parmi eux pendant trois mois, à la fin desquels la chapelle serait brûlée et il devrait partir. La chapelle fut construite en torchis, assez large pour contenir une congrégation de trois cents personnes. Le Père réunit quelques enfants, qui, étant naturellement très intelligents, apprirent bientôt, dans leur langue, les prières et les hymnes de notre sainte religion. Le chant de ces hymnes excita l'attention des parents, qui bientôt accoururent à la chapelle pendant l'instruction. L'œuvre de la conversion marcha admirablement, et, avant la fin des trois mois, la nation était devenue catholique. Même les chefs, qui s'étaient montrés si obstinés au commencement, furent alors des enfants obéissants et fervents de l'Église. La chapelle n'était pas assez grande pour contenir la foule qui y affluait matin et soir afin de faire ses dévotions. Le cœur du Père CATALDO s'élançait en action de grâces vers le Dieu puissant qui avait daigné mener si admirablement toutes ces choses dans un temps si court.

Pendant que tout allait si bien le Père reçut un ordre de départ de son supérieur. Les trois mois étaient passés, il fit donc ses préparatifs de départ, et un matin, après la messe, il l'annonça aux Indiens rassemblés. Tous ces pauvres gens fondirent en larmes quand ils l'entendirent, et un des chefs, un de ceux qui s'étaient le plus opposés à son séjour parmi eux, se leva et dit :

"*Robe-Noire*, vous ne partirez pas de parmi nous ! Si vous nous quittez, nous serons perdus pour toujours. L'ennemi de nos âmes viendra parmi nous et détruira votre œuvre, il entrera ici et

prendra possession de la maison de Dieu ; ne dites pas que vous allez nous quitter ! Dieu ne voudra pas cela, car Il ne veut pas que nos âmes soient perdues !”

“ Mais, répondit le missionnaire, Dieu m'appelle loin de vous, mes enfants, et Il le fait par l'entremise de mes supérieurs.”

“ Non, *Robe-Noire*, interrompit le chef, cela ne peut être, Dieu n'a pas dit à vos supérieurs de vous prendre à vos enfants !”

“ C'est ainsi, et, comme dans ma voix vous reconnaissez la voix de Dieu qui vous parle, de même dans l'ordre de mes supérieurs, je reconnais la volonté de Dieu. Mon supérieur m'a ordonné de m'en aller d'ici, je dois obéir.”

Alors le chef répliquant : “ Je vois, *Robe-Noire*, vous êtes sincère, mais si vous nous quittez, nous périrons !”

“ Non, je vous promets au nom de Dieu qui m'a envoyé parmi vous et qui maintenant me rappelle, je vous promets en Son nom que vous ne périrez pas, et je vous désigne, vous chef, pour prendre ma place, je vous charge de maintenir vivace la foi que j'ai implantée. S'il est possible, je reviendrai ; sinon, un autre prêtre sera bientôt envoyé pour me remplacer.”

Le chef, vivement ému à ces paroles, s'écria : “ *Robe-Noire*, vous pouvez nous quitter, nous plaçons notre confiance en le Dieu puissant, Il nous gardera.”

Bientôt après le Père CATALDO s'approcha du chef, et lui dit : “ Maintenant, chef, que je vous quitte, nos stipulations doivent être remplies, et la chapelle brûlée.”

“ Non, *Robe-Noire*, s'écria-t-il, non, elle ne sera jamais détruite. Lorsque je vous l'ai demandé, j'étais encore un infidèle, je ne connaissais pas Dieu ; mais maintenant, je suis un sincère croyant, vous m'avez nourri avec la chair et le sang du Christ ; je suis un autre homme, et je ne puis consentir à voir la chapelle brûlée.”

“ Mais que dira le grand chef quand il reviendra et qu'il trouvera cette maison.”

“ Qu'importe, *Robe-Noire*, s'il ne peut la supporter, qu'il aille loin de nous ; qu'il aille parmi ceux qui ne connaissent pas et n'ont pas souci de connaître Dieu ?”

La chapelle resta debout, le missionnaire partit, et la tribu conserva sa foi. Quel magnifique exemple ! Mais qu'il perd de sa beauté dans cet écrit. En l'entendant de la bouche du Père CATALDO, les larmes coulaient des yeux de tous ses auditeurs.

(à suivre.)

Ne cessons d'invoquer saint Joseph, si puissant auprès de Jésus et de Marie. Confions-lui tous nos intérêts du temps et de l'éternité.

Si la vanité cherche à rentrer dans votre cœur, un mot la chassera ; *Peccavi*, j'ai péché ; voilà mon œuvre ; tout le reste est de Dieu.

LE VIEUX MUSICIEN

PAR

MARTHE LACHÈSE.

(suite.)

IV

Ce fut un soir, au moment où des rayons mourants doraient la campagne bretonne, que les réfugiés entrèrent dans Plou-Braô.

Les moissonneurs revenaient des champs. Sur la route, des troupeaux se rencontraient çà et là, faisant voler des nuages de poussière. Le paysage avait cet aspect sec et légèrement flétri des jours caniculaires. La nature, comme les hommes, demandait la fraîcheur et le repos de la nuit.

La calèche qui renfermait la famille Suber roulait entre deux haies d'ajoncs. C'était un de ces véhicules d'autrefois, haut montés sur leurs essieux, blanchis par le temps, endurcis par l'usage. Un conducteur en blouse et en sabots, fumant sa pipe, tenait placidement les rênes du cheval qui trottait sans plus d'ardeur.

Du fond de ce pauvre équipage, le baron Suber jetait ses regards sur les champs de blé noir, les landes épineuses. Il ne disait rien, mais, de temps en temps, il soupirait.

Madame Suber faisait effort sur elle-même pour retenir ses larmes. Une vie nouvelle allait donc commencer, non plus violente et passagère, mais régulière, stable, et cette vie, hélas ! que serait-elle ? il était facile de le deviner.

La pauvre femme osait à peine lever les yeux sur sa fille. Sa fille ! le trésor, l'amour, la passion de son cœur ! Plus de bien-être, plus de joies, pour cette enfant chérie ; mais les privations, mais le travail... La pauvre mère se sentait à la fois fière et navrée en pensant que le toit qui allait les abriter, le pain qu'ils allaient manger, il les devraient à Marguerite.

La jeune fille était également pâle et émue. Elle touchait donc au but ! et comme elle l'avait dit à Stanislas Jacob, elle se sentait si faible, si faible !...

Enfin, se substituant aux chênes et aux ajoncs, une chaumière parut à droite du chemin, puis une autre à gauche, puis deux, trois, puis une rangée complète de maisons et d'étables.

— Nous sommes arrivés, dit Marguerite. Sa mère ne lui répondit que par un long regard.

La voiture s'arrêta sur un large carré de terre au fond duquel s'élevait l'église. Quatre ou cinq maisons, plus hautes que leurs voisines, achevaient de faire de ce carré de terre la belle place de

Plou-Braô. Sur la façade de l'une de ces maisons, un quadrupède jaune, capable de défier la faune tout entière, était surmonté de ces mots : *Au Lion d'Or*.

La famille Suber devait nécessairement attendre à l'auberge l'arrivée de son mobilier.

Marguerite ouvrit la portière et sauta à terre pour aider ses parents à descendre. A ce moment, une voix plaintive se fit entendre. Elle disait :

Patér noster, qui es in cœlis...

Une figure douce et triste se dressa devant la jeune fille. Un vieillard, portant une besace, se traînait sur deux longues béquilles. Il se découvrit, leva sur Marguerite un regard timide et suppliant. La jeune fille tressaillit. Quoi ! un seul être la saluait, leur souhaitait la bienvenue, et cet être était un mendiant ! Elle fouilla dans sa poche, en tira une pièce blanche, la tendit au vieillard.

— *Doué ho pénégô !* dit l'infirmes.

Marguerite ne comprenait pas la langue armoricaine, mais il y a des moments où le cœur sait tout traduire. La jeune fille sentit que, par les lèvres de ce pauvre, Dieu la bénissait à l'instant même où elle touchait la terre de son exil.

Les meilleures chambres furent offertes à ces voyageurs distingués. L'aubergiste du *Lion d'Or*, malgré ses prétentions, n'avait pas coutume de recevoir des hôtes de cette tournure.

Une heure après, M. et madame Suber, assis devant une fenêtre ouverte, regardaient, aux lueurs du crépuscule, cette place, ce village, ces champs où, désormais, ils devaient chercher tous leurs horizons.

Marguerite s'acheminait vers l'église. Elle avait besoin d'être seule, de pleurer sans témoins, et aussi de prier. La pauvre enfant, ignorante jusqu'alors du véritable esprit chrétien, commençait à comprendre une des plus grandes leçons de la croix, celle qui apprend à être conduit vers Dieu par l'angoisse et par l'impuissance.

Le jour qui mourait dans les cieux s'était depuis longtemps éteint dans l'église. Seuls, la lampe suspendue devant l'autel et deux flambeaux de résine posés sur des crédences dissipaient un peu l'obscurité.

A leurs pâles clartés, on voyait un grand nombre d'hommes et de femmes agenouillés. Les coiffes blanches tranchaient avec éclat sous les rayons des lumières et se dessinaient encore vaguement là où ces rayons ne se projetaient plus.

Un calme ineffable régnait dans l'humble temple. Ce calme pénétra le cœur de Marguerite et le porta à s'épancher intimement, tendrement devant Dieu.

Tout à coup, pendant que, pour la première fois peut-être, elle savourait cette mystérieuse douceur, elle entendit un bruit de clefs secouées violemment. Le sacristain, armé d'un flambeau, faisait sa ronde dans l'église. Tous les paysans étaient sortis.

Mademoiselle Suber se leva précipitamment. Le sacristain passait près d'elle.

— Je ne vous aurais pas enfermée, soyez tranquille, dit-il tout bas.

— Merci, Monsieur, répondit-elle.

Il la précéda vers la porte. Le flambeau jetait sa lueur sur les murs. Les piliers, les tableaux paraissaient et disparaissaient sur son passage.

Tout à coup, Marguerite sentit ses mains se joindre et se crispier. Dans une travée, au bas de l'église, le flambeau venait d'allumer des reflets métalliques. De longs tuyaux se profilaient.

— C'est l'orgue ! murmura la jeune fille d'une voix étouffée.

— C'est l'orgue ! répondit le sacristain, d'un ton triomphant. On l'entendra dimanche !

A ce mot, Marguerite franchit le seuil de l'église et, comme la place était déserte, elle s'enfuit.

Pendant les cinq jours qui la séparaient de ce dimanche redoutable, la pauvre enfant vécut, pour ainsi dire, devant l'instrument. Ses études préparatoires n'étaient réduites que par les absences du souffleur.

Ah ! Stanislas Jacob le lui avait bien dit un jour : " Dans notre triste humanité, l'esprit s'enchaîne à la matière. " L'orgue le lui disait à son tour, quand il répondait de travers aux pieds qui se trompaient de pédales, aux doigts qui glissaient sur les notes sans les enfoncer suffisamment. Tantôt quelques notes étouffées semblaient gémir dans l'instrument comme si elles sortaient d'une zamponne ; tantôt une bruyante trompette, ouverte à contre-temps, éclatait à l'oreille de Marguerite qui s'arrêtait soudain, terrifiée.

L'orgue ne possédait guère qu'une quinzaine de jeux, d'ailleurs variés et harmonisés avec tout l'art qu'avait pu y mettre un célèbre facteur.

Cherchant sans cesse, et quelquefois vainement, des solutions dans la méthode écrite par le vieux maître, faisant appel à toute son intelligence et à toute son énergie, Marguerite se raidissait contre son ignorance. Elle finit par rejeter son inquiétude comme un fardeau : elle sentait que cette inquiétude la paralysait. Comme l'autruche qui cache sa tête sous son aile pour ne pas voir le danger, elle repoussait la pensée de l'épreuve que chaque minute faisait plus prochaine.

Le lendemain de son arrivée, elle s'était présentée avec sa mère chez la comtesse de Mahaut qui, indisposée, ne recevait pas : puis, chez le recteur qui était sorti. Rien n'était donc venu distraire l'isolement des réfugiés, rien n'avait pu les éclairer sur les conditions où Marguerite allait se présenter à toute une population,

(A suivre)

DÉCÈS DE LA SEMAINE.



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.

11 Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Félix McCarthy. — François Desautels. — Michel Garon. — Virginie Piquette. — Dolphis Labelle. — Patrick Quinn. — Patrick Fanner. — Joseph Counio. — Pascal Chagnon. — John Fraser. — Virginie Longouin. — Marie Louise Lavigne. — Séraphine Turcot. — Amable Filiatrault. — Anny Kay. — Marceline Laberge. — Louis Daudelin. — Mary Dolan. — Apolline Vinet. — Marie Foisy. — Louis Dumont. — Marguerite Bouthillier. — Margaret Magnus.

DE PROFUNDIS.

ETOFFES NOIRES

Département du Clergé et des Communautés.

L'immense clientèle du clergé et des communautés, qui nous honore de son patronage a pu constater que nous n'épargnons rien pour perfectionner de plus en plus ce département.

Nos deux agences Européennes de Tissus noirs nous donnent des avantages de bon marché et de qualité qu'on ne saurait évaluer.

Nous avons l'assortiment le plus complet de **MERINOS DOUBLES**, à soutanes.

SAYS FRANÇAIS dans six prix différents.

Nos Says ont été comparés avec tous les says importés et ont été reconnus supérieurs en tous points.

CACHEMIRES, PARAMATTAS, BARATTEAS ETC.

ETOFFES spéciales à tentures d'églises, dans tous les prix.

Toutes les ventes que nous faisons cet hiver, au clergé et aux communautés religieuses seront datées à 6 mois du 1er mai 1885.

Remises libérales sur paiements anticipés.

DUPUIS FRERES

Coin des rues **STE-CATHERINE & ST-ANDRE**
MONTREAL.

COFFRE-FORT

A VENDRE.

Un excellent coffre fort ayant à peine un an d'usage, dernier modèle 'Edwards' 25 par 39 à l'intérieur et 19 pouces de profondeur, parois et portes de 8 pouces d'épaisseur. Muni de 5 tiroirs et d'une double boîte en fer, serait très utile pour une fabrique de paroisse ou une maison d'éducation. S'adresser, à

EUSÈBE SENÉCAL & FILS, 20 rue St-Vincent, Montréal.



ATELIER
DE
Vitraux colories
de Montréal
CASTLE & FILS

40 rue Bleury

VERRES DE TOUTES SORTES
pour

CHASSIS D'EGLISE.

Plombés,
Coloriés.

ORNEMENTATION

Emblèmes
Religieux

FIGURES ET SUJETS PEINTS
AVEC UN ART EXTREME

Dessins, prix et quan-
tités fournis gratis.

En écrivant, veuillez
mentionner

La Semaine Religieuse.

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux Etc., avec soin, et dont ils garnissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire Etc. Ils fabriquent à des prix qui défont toute concurrence. les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main les modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etats-Unis en s'adressant à :

O.M. LAVOIE-D.A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poseur d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES RECUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15

MONTREAL.

Spécialité de Bois de Charpente et de Menuiserie pour les Eglises, Chapelles & Couvents, pour les sculptures, etc.

Service prompt

HURTEAU & FRERE,

92 Rue SANGUINET.
MONTREAL

REMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général:

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SOUVERAIN contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epiceries.

25 Cts

Employez les
Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

LOGE & C^{IE}
CHAPELIERS PARISIENS

21 rue St-Laurent

MONTREAL.

CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co

TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL

22 RUE ST.-NICHOLAS

MONTREAL.

AGENTS DE

LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,

Fabricants de sommiers en er.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint-Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des-médecins préparée avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE—DORURE—PEINTURE.

Dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux; etc., etc., etc.

LUGIEN BENOIT

NOS 198, 200,

RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Epargne.

FONDERIE CANADIENNE

CLOCHES

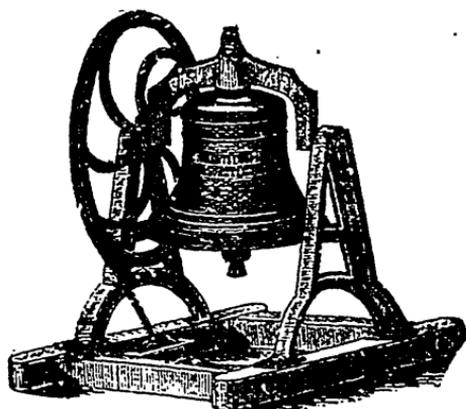
POUR EGLISES, COLLEGES ET
COUVENTS

Seules ou en Carillons

AVEC MONTURES EN FER OU EN BOIS

(Fournitures pour intérieur des
Eglises.)

Appareils de chauffage d'après les
meilleurs systèmes.



E. CHANTELOUP, 593, Rue Craig, Montréal, P. Q.

TONDEUSES

POUR L'HERBE

OUTILS de JARDINS, nouvelles PRESSES à PATATES, Prix 90 cts
SORBETIÈRES pour faire la crème à la glace.

FILTRES pour l'eau, etc., etc.

À VENDRE EN GROS ET EN DÉTAIL PAR

L. J. A. SURVEYER

MARCHAND FERRONNIER,

1588 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice)

PERRAULT & MESNARD,

ARCHITECTES

93, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99

Boîte 1414, P. O.

MONTREAL.

GABOURY & GADIEUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents,
résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX
MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,

MONTREAL.